

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ulysse et les forêts

Hubert Juin

Volume 19, Number 1 (109), January–February 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30867ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Juin, H. (1977). Ulysse et les forêts. *Liberté*, 19(1), 24–30.

Ulysse et les forêts

pour Yannis Ritsos.

1. Trouver la source de ces choses si lointaines écartées de nous, non pas perdues ni égarées mais c'est soudain comme si elles n'avaient jamais été de ce monde Et elles ont pesé cependant Nos épaules se sont meurtries L'arc du dos s'est incliné par-dessus l'eau parlante et alors il n'est plus rien resté qu'un chemin désert abandonné Et d'avoir tout repeint à neuf fut vain inutile Les couleurs du monde s'enfuyaient par le bas s'effaçaient à mesure qu'elles battaient des ailes L'eau gravait sa course rapide et narguait la pierre

Trop rapide en vérité et proposant une énigme tant ardue que nous avons alors déposé nos fardeaux nos armes dépouillé de leurs ors nos insignes camouflé dans le charnier nos étendards nos enseignes la musique de nos mots Ce fut une oeuvre difficile

2. Aucune intervention n'est ici venue couper le monde
[en deux
les orbres menaient la même course dans le hallier
[Dioscures
ô frères si soucieux de la pluie perlée et qui tellement
[aimez
le loriote de l'aube vous êtes lancés par la fronde sinistre
d'un bord à l'autre de l'espace Deux navires pliés
[ensemble

dans un même mot qui n'êtes que votre mort à l'un et à l'
autre si telle course soudaine inverse vous plaçait face

[à face

Eux poursuivent une marche oblique autour de nos

[maisons

Ils font le feu clair avec la neige autour qui ne voit

[qu'elle

et les os en nous : semences

Je parle d'un cérémonial très menu, perceptible à peine
si l'on écarte le tumulte les ronces l'aire des feuilles
alors vient la nudité depuis le haut des terres jusqu'à la
plaine et c'est un cri d'animal blessé dans tout ce blanc
les lèvres

3. Car tout redeviendra chiffre applicable nécessaire,

[ainsi la

chaise blanche là-bas dont nous avons fait cadeau aux

[feux

du jour Elle est loin maintenant Elle a dépassé

[l'ombre des

arbres gardiens Elle a froissé l'herbe du bois et de la

[paille de

son souffle Les objets familiers la suivent jusqu'à ce

[que vienne

le soir Alors le manteau des pierres redevient frais

[Et l'eau

se retrouve entre le noir et le blanc de la nuit

Le sourire renaîtra lorsque nous serons revenus aux

[sources

du chemin A l'origine Tout cela est proche de nous il

faudrait tendre la main Rien que cela Tendre la main

ainsi l'étoile qui brusquement bascule et déchire le bleu

équivoque Puis elle se prend aux cheveux de l'arbre

[Bijou

Eux comptent les soleils par milliers avec leurs yeux

[qui sont

de foin et d'églantiers Eux savent les soleils dissemblables

et le poids des hanches de la femme

4. Les arbres sont simplement posés sur le paysage On dirait
que nous les avons oubliés là ne sachant quoi en faire
[Puis
nous sommes repartis inquiets traînant les îles les flots
halant un pays dont personne ni nos prophètes ne nous
avait parlé C'était *cela* Des gerbes envolées dans le geste
ovale des fourches et des meules qui brûlaient avec
[les femmes
aux sueurs fortes Cela : un instant figé dans l'air vorace
avec une reliure de cuir un peu fanée et des lettres d'or
- Au-dessus imperturbable le ciel se contemplait dans les
[épis
Il avait — disaient certains — créé *cela* à cette fin :
[se voir
connaître l'autre face du vide Où nous étions Comme
[nous
avons faim nous avons laissé le travail aux soins de nos
compagnons et nous sommes revenus dessinant le chemin
Le lendemain il y avait un autre ciel Mais nous tenions
le même miroir entre nos doigts et les mêmes gerbes
[serrées
blondes et les mêmes femmes aux épaules mouillées
5. Tout est paysage et distance : personne n'habite ici
[ne hante
le lieu Ce sont des brasiers fantômes dessus la plaine telle
une plage avec ses oiseaux sculptés Alors le trajet des
[choses s'
avoue en pleine page Nous voyons le vieux langage
[reparaître les
habits de parade les mots supplices qui mordent à chair
[offerte
Mais les choses désertent nos horizons Tout est *cela* :
[l'étale le nu
le vide en flots pressés — qui nous égorge Les mains
[lisses L'
eau vagabonde qui profite des éclats de la lumière pour
[dévorer

les arbres et les chevaux

Je peux vous dire le tableau et ces espace Mais la vue
 [se brouille
 s'embarrasse Embarrasse les phrases Je suis à nouveau
 [laissé
 dessus la terre intacte et alors semblable à un rocher
 [creusé
 par le soc du temps et il n'y a plus que les oiseaux
 [venus ici
 boire l'eau des yeux creusés Mes os dans *cela* c'est
 [l'apparition
 du corps nu ployé vêtu de sa seule chair et dorée et
 [blessée et
 belle comme un oiseau qui meurt

6. N'y aurait-il eu de vrai dans tout cela que la matin levé
 ce couperet qui les fit se séparer de leur double à la façon
 des poupées de Nuremberg N'y aurait-il eu dans le tôt
 [du jour
 qu'un geste pour épargner le fruit dans son plumage
 [vert qu'
 un sursaut à l'entrée du désert devant nous avec ses
 [branches
 ses coupes de sel et le voile saint qui est menteur N'y
 [aurait-il
 eu que le semis des îles entre la tempête et le discours
 [des dieux
 alors

Alors peut-être m'aurait-il été accordé de tout dire
 [d'inscrire
 à même le rocher la soif et sur la peau de la terre la faim
 et sur l'homme jusqu'aux os de graver l'homme alors
 à n'en pas douter j'aurais vêtu la terre Et puis vinrent
 les époques de sécheresse Le dénuement était d'épines
 [Les
 langages s'en allaient par les chemins creux pendant
 [leur laine
 les yeux inondés par le feu noir

avec la lune dressée sur sa tige iris cueilli dans un [extrême
 que nous refusions conjurant la mort de l'astre par [nos cris

Donc ils avaient pesé les choses familières hors de [l'atteinte des mots
 et ils palpitaient doucement pareils à un gibier traqué [L'eau
 s'était masquée Elle parlait de dessous la terre avec des [fontaines
 et des puits La géographie s'éteignait Nous suivions [les hardes
 parmi les forêts dressées en mâts voilures carcasses de [vaisseaux
 Nous avançons dans le glauque le lourd de l'intérieur [des mers et
 nos appels s'étranglaient aux rets tendus des braconniers [L'oeil
 ne vivait plus C'était un arc tendu qui nous broyait [les reins

9. Ainsi notre seul univers édifiait ses galeries de salpêtre [ses mines
 de cuivre son labour d'ha-hans crispés dans la chaleur [puante de
 l'été Il ne restait que lambeaux de nos jardins ordonnés [de nos fêtes
 Les couleurs s'effrangeaient aux vents avec des spasmes [Et posée dessus
 le paysage ainsi que la princesse des temps anciens [la femme au ventre
 lourd aux fortes cuisses clouait le monde aux portes [de sa grange ainsi
 qu'un rapace de nuit
 Ils s'éveillèrent alors avec des fièvres se vêtirent d'orties [saisirent
 à leur chevet le lourd appel des ateliers des forges et [ces antres où se forge

